DÉTAILS

NOUVEAUX ET CIRCONSTANCIÉS

SUR LA MORT

DU CAPITAINE COOK,

TRADUITS DE L'ANGLOIS.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, N°. 13.

1786.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

CETTE Brochure, au premier coup d'œil, paraîtra peut-être ſuperflue à ceux qui connoiſſent le dernier voyage qui à été fait à la mer du Sud, mais l'Auteur, perſuadé que l'hiſtoire de la mort du Capitaine Cook, n'a pas encore été auſſi clairement développée qu'elle méritoit de l'être, oſe croire qu'on ne regardera point cette production tardive, comme une répétition ſervile des détails déja ſoumis aux regards de l'Europe entière. Trop heureux ſi dans un ouvrage conſacré à faire connoître la cruauté la plus réfléchie, le Public daigne accueillir le témoignage qu'il joint aux détails d'un événement mis au jour par le Capitaine King, & dont on n'a encore aujourd'hui qu'une connoiſſance très-imparfaite.

L'opinion publique, ou l'intérêt par-

ticulier, qui, à quelques égards, paroiſſent imputer la mort du Capitaine Cook à ſa trop grande témérité, & à la confiance aveugle qu'il avoit en ſes forces, ſont ſans doute des motifs plus que ſuffiſants pour décider ſes amis à le venger d'une inculpation, qui pour un grand homme tel que Cook ne peut être que flétriſſante. Tout reſpect humain doit perdre ſes droits; toute conſidération doit s'anéantir, lorſqu'il s'agit de prendre la défenſe d'un Héros dont la deſtinée a coûté des larmes aux deux hémiſphères; c'eſt d'après ce plan que l'Auteur va commencer une expoſition auſſi complète que ſincère de tous les faits qui ſe trouvent liés à l'événement principal.

Si le Capitaine King eut prévu que l'omiſſion de quelques détails relatifs à la mort de l'infortuné Cook, pourroit laiſſer une tache à la mémoire de ſon

ami, le motif qui l'induisît à garder le ſilence, n'auroit pu balancer un ſentiment d'équité, & ſoutenir un ſeul inſtant la concurrence du cri de l'amitié plaintive. Dans la circonſtance actuelle, il ne déſavouroit pas une production qui eſt moins un ouvrage particulier qu'un ſupplément néceſſaire au ſien. L'amitié qui nous uniſſait, le Capitaine King & moi, eſt le ſeul motif qui m'a fait entreprendre ce travail. Puiſſe-t-il jetter un jour favorable ſur les derniers momens de la vie du Capitaine Cook, & écarter toute ſuppoſition injurieuſe à ſa mémoire. Pourquoi faut-il que l'envie vienne troubler la cendre d'un Marin, & d'un guerrier auſſi recommandable par les talents les plus rares que par ſa prudence & ſon courage ?

L'Auteur qui par état ſe trouve obligé de s'abſenter de la Capitale, ne

cherchera point à juſtifier la publication tardive de ſon ouvrage, ce ſont là des circonſtances particulières ; mais il ſe contentera d'obſerver qu'en lui donnant le jour, il ne fait que ſe conformer aux intentions de pluſieurs Perſonnes reſpectables.





DÉTAILS
CIRCONSTANCIÉS
SUR LA MORT
DU CAPITAINE COOK,
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

AU mois de Janvier 1779, les Vaisseaux *la Résolution* & *la Découverte* demeurerent à l'ancre pendant environ 15 jours dans la Baye de *Kerag, e, goo, ah* (*a*) de l'Isle d'*Ou*, *vo-*

(*a*) Je suppose que la plupart de mes Lecteurs connaissent déja la relation du dernier Voyage du Capitaine Cook, c'est pourquoi j'ai cité différentes Personnes seulement par leur nom, comme étant très-connues. Mais comme l'orthographe que j'employe est très-différente de celle qui est employée par les autres Voyageurs, je crois nécessaire d'indiquer ces différences, par exemple, au lieu de :

Karakakooa j'écris,	Ke, rag, e, goo, ah.
Terreeboo	Kariopoo
Kowrowa	Kavaroah
Kaneecabareea	Kaneekapo, herei
Maiha Maiha	Ka, mea, mea

Ceux qui visiteront dans la suite les Isles Sandwich décideront si j'ai eu tort ou raison.

hy, *ce.* Dans cet intervalle les naturels du pays nous fournirent abondamment des provifions & nous accueillirent toujours avec amitié, exerçant envers nous la plus grande hofpitalité, & étant toujours très-affables. Ils avaient fur-tout pour le Capitaine Cook un refpect qui approchait de l'adoration. Ils étaient encore dans ces difpofitions favorables à notre égard, lorfque nous quittâmes ce Port le 4 du mois de Février dans l'intention de vifiter les autres Iles au vent. Nous fîmes voile vers l'Oueft du côté de Mowa fuivis des Canots chargés de naturels du pays qui nous accompagnerent auffi loin qu'il leur fut poffible avant de nous dire le dernier adieu.

Le 6 nous effuyâmes un coup de vent & la nuit fuivante le bout du mât de Mifaine de la *Réfolution* fe fendit à tel point, que le Capitaine Cook fut obligé de retourner à *Keragegooah*, n'ayant pu trouver dans l'Ile de Port auffi commode que celui-ci. Le même coup de vent avait beaucoup endommagé plufieurs des Canots qui nous avaient accompagnés. La *Refolution* en fauva un au moment où il était prêt à périr; il y avait dedans un enfant &

deux hommes qui étaient si fort affoiblis par les efforts inutiles qu'ils avaient fait toute la nuit pour regagner le rivage, qu'ils purent à peine s'aider pour monter à bord du vaisseau. Ils ne furent pas plutôt sur le Tillac, qu'ils se mirent à pleurer, ils paraissaient pénétrés du danger auquel ils venaient d'échapper ; l'enfant parut très-bien portant. Un des bateaux de la *Résolution* eut aussi le bonheur de sauver un homme & deux femmes, dont le Canot avait chaviré par la violence des vagues. On les amena à bord du vaisseau, & ils éprouvèrent comme les autres les effets de la bonté & de l'humanité du Capitaine Cook.

Le Mercredi matin 10 du mois, nous n'étions éloignés que de quelques milles du Port, nous fûmes bientôt joints par plusieurs Canots, dans lesquels nous reconnûmes plusieurs Indiens de nos anciens amis, qui paraissaient être venus pour nous féliciter de notre retour. Le Prêtre Cooaha était de ce nombre ; il avait apporté un petit cochon, ainsi que plusieurs noix de cocos qu'il tenait dans les mains ; il offrait le tout au Capitaine Clarke : & après avoir chanté quelques *phrases* il nous laissa,

pour ſe rendre auſſi-tôt à bord de la *Réſolution* où il fit la même cérémonie amicale au Capitaine Cook. Le vent ayant été faible toute la journée, il nous fut impoſſible de gagner le Port. L'après-midi un Chef du premier ordre & proche parent de Kariopoo, vint nous voir à bord de la *Découverte*. Il s'appellait Ka-mea-mea ; ſes vêtemens conſiſtaient en un très-riche Manteau de plumes, il paraiſſait ne l'avoir apporté que dans le deſſein de le vendre, mais il ne voulait accepter en échange que des Poignards. Les Chefs avant notre départ avaient déja montré une prédilection marquée pour cette eſpèce d'Arme. Comme ils avaient reçu en abondance des haches & d'autres Armes, ils commencerent à faire proviſion d'Inſtrumens de guerre. Ka-mea-mea ayant troqué ſon manteau contre neuf poignards, & paraiſſant très-ſatisfait de l'accueil qu'on lui avait fait, paſſa la nuit ſur le vaiſſeau, avec les gens qu'il avait amenés avec lui.

Le 11 Février dans la matinée, les vaiſſeaux jettèrent encore une fois l'ancre dans la Baye de Ke-ra-goo-ah, & on fit auſſi-tôt les préparatifs néceſſaires pour mettre à terre le mât

de Misaine de la *Résolution.* Nous ne fûmes visités que par très-peu d'Indiens, parce qu'il n'y avait dans cette Baye que ceux des contrées voisines, les autres avaient regagné leurs habitations lors de notre départ. Le grand nombre que nous avions déja vus s'étaient rendus dans cet endroit, de différens Cantons. L'après-midi je fus à pied à environ un mille dans l'intérieur du Pays, visiter un Indien de mes Amis, qui était venu il y avait quelques jours par un temps très-calme, dans un petit Canot jusqu'à 20 milles en mer pour me voir. J'étais en peine de lui, parce que le Canot ne nous avait laissé que peu de temps avant le coup de vent dont nous avons parlé : j'eus cependant la satisfaction de voir qu'il avait échappé au danger, quoiqu'avec peine. Je ne fais mention de cette petite excursion, que parce qu'elle m'a mis à portée de voir qu'il n'y avait encore aucun changement dans la manière d'agir des Insulaires à notre égard. Je n'apperçus rien qui put me faire croire que notre retour leur fit la moindre peine, & qu'ils témoignâssent la moindre crainte de notre seconde visite. Tout nous confirmait, au con-

traire, dans la bonne opinion que nous avions conçue du bon naturel de ces Insulaires.

Le lendemain 12 Février, les Vaisseaux furent soumis à un *Taboo* par les Chefs ; il paraît que cette cérémonie était un préliminaire indispensable à la première visite que le Roi Kariopoo voulait faire au Capitaine Cook, depuis notre retour dans la Baye. Il le vint voir le même jour à bord de la *Résolution* ; sa suite était composée de plusieurs Indiens qui portaient les Présens destinés au Capitaine Cook. Celui-ci selon sa coutume, reçut le Roi amicalement, & lui fit en retour plusieurs Présens. Cette cérémonie amicale finie, le Taboo fut levé & tout se passa comme à l'ordinaire. Le jour suivant 13 Février, un grand nombre d'Insulaires se rendirent à bord des Vaisseaux ; le mât de la *Résolution* était à terre, & les observatoires étaient déja établis dans les mêmes lieux qu'auparavant. Ce jour là je fus à terre avec une autre personne de l'Equipage, & nous débarquâmes à la Ville de Kavaroah, où nous vîmes un grand nombre de Canots qui venaient d'arriver de différens Cantons de l'Isle; plusieurs Indiens ve-

naient de débarquer , ils étaient occupés à conftruire fur le rivage des huttes propres à leur fervir de logement pendant notre féjour dans la Baye.

A notre retour à bord de la *Découverte*, nous apprîmes qu'un Indien qui volait les Pincettes de la forge de l'Armurier , avait été pris fur le fait , & avait en conféquence été fouetté févèrement & chaffé du Vaiffeau. Malgré cet exemple , l'après-midi un autre Indien eut la hardieffe de dérober dans le même endroit les Pincettes & un Cifeau ; il fauta à la Mer avec fon vol , & nagea vers la terre. Le contre-Maître & un Officier du Tillac furent auffi-tôt envoyés après lui dans la Chaloupe. L'Indien fe voyant pourfuivi s'efforça de gagner un Canot à bord duquel fes Compatriotes le reçurent, & s'enfuirent en même temps en faifant force de rames vers le rivage ; nous fîmes feu fur eux , mais nous ne pûmes les toucher, & bientôt ils furent hors de la portée de nos Fufils. Pareah , un des Chefs qui était dans ce moment à bord de la *Découverte* , s'appercevant bien ce qui venait d'arriver , s'en fut immédiatement à terre , en promettant cepen-

dant de rapporter les effets volés. Notre bateau s'était si éloigné en donnant la chasse au Canot dans lequel était le voleur, qu'il fut impossible à nos gens d'empêcher Pareah de s'enfuir dans l'intérieur du Pays. Le Capitaine Cook, qui était alors à terre, avait voulu s'opposer à son débarquement, mais il parait que quelques-uns des Naturels qui lui servaient très-officieusement de guides, lui avaient fait prendre une mauvaise route.

Comme le contre-Maître approchait du rivage, il rencontra quelques Indiens dans un Canot qui nous rapportaient les Pincettes, le Ciseau & le couvercle d'un tonneau à mettre de l'eau que nous ne savions pas nous avoir été pris. Après cette restitution, le contre-Maître fit route vers le Vaisseau, mais il fut rencontré par la Pinasse de la *Résolution*, montée par cinq hommes, qui sans avoir reçu d'ordre avaient quitté les Observatoires pour venir à son secours. Celui-ci se voyant renforcé au moment qu'il ne s'y attendait pas, se crut assez fort pour exiger que le voleur lui fut livré, ou du moins le Canot où il avait été reçu; il retourna en conséquence à terre, & ayant trouvé le Canot

ſur le rivage, il était prêt à le mettre à l'eau lorſque Pareah ſe préſenta & s'oppoſa à ſon deſſein, parce que le Canot lui appartenait. L'Officier ne tenant aucun compte de ſon oppoſition, le Chef ſauta ſur lui, lui lia les bras par derrière & le retint par les cheveux; juſqu'à ce qu'un matelot l'ayant frappé avec une rame, il lâcha priſe pour courir ſur celui-ci, & lui arrachant la rame des mains, il lui en donna un coup ſur les genoux. Le nombre des Aſſaillans commença cependant à devenir conſidérable. Ils attaquèrent à coups de pierre nos gens, qui firent d'abord quelque réſiſtance, mais le grand nombre des Inſulaires les obligea bientôt à quitter la partie, & à ſe mettre à la nage pour ſe ſauver dans la Chaloupe, plus éloignée du rivage que la Pinaſſe. Les Officiers ne ſachant pas trop bien nager, ſe retirerent ſur un petit roc qui était couvert d'eau; ils furent ſuivis de près par les Indiens dont un lança une rame briſée au contre-Maître; heureuſement pour celui-ci le pied de l'Indien ayant gliſſé, il manqua ſon coup, ce qui ſauva la vie à l'Officier. A la fin Pareah interpoſa ſon autorité & appaiſa la que-

relle. Nos Meſſieurs ſachant bien que la préſence de ce Chef pouvait ſeule les mettre à l'abri de la fureur des Indiens, le ſupplierent de reſter avec eux juſqu'à ce qu'ils puſſent ſe ſauver dans les bateaux, mais il n'en voulut rien faire, & il les quitta.

Le contre-Maître fut demander du ſecours aux gens qui étaient aux Obſervatoires. L'Officier du Tillac aima mieux reſter dans la Pinaſſe, mais il fut très-maltraité par les Indiens, qui enleverent d'abord tout ce qui était dans le bateau, ils ſe mirent enſuite à le déchirer pour prendre les différentes pièces de fer ; heureuſement Pareah retourna aſſez à temps pour empêcher la deſtruction du bateau. Il avait rencontré le contre-Maître allant à l'Obſervatoire ; & ſoupçonnant le motif qui l'y conduiſait, il l'avait forcé à retourner ſur ſes pas. Il diſſipa encore une fois la foule, & pria nos Meſſieurs de retourner à bord, & ſur ce qu'ils lui repréſenterent que toutes les rames avaient été enlevées, il en rapporta pluſieurs, & nos gens s'en allerent ſe félicitant de n'avoir pas été plus maltraités. Il n'étaient pas encore fort éloignés du bord du rivage lorſqu'ils furent atteints

par

par Pareah qui était dans un Canot, il leur remit le chapeau de l'Officier du Tillac qui lui avait été enlevé dans la mêlée. Il approcha ſon nez du nez de nos gens en ſigne de réconciliation. Il paraiſſait très-inquiet de ſavoir ſi le Capitaine Cook ne le ferait point mourir pour ce qui venait d'arriver. Nos gens le raſſurèrent, & lui firent pluſieurs ſignes d'amitié. Il les laiſſa pour lors & porta ſes pas du côté de la Ville de Kovaroah, nous n'avons pas eû occaſion de le revoir depuis. Le Capitaine Cook retourna bientôt à bord très-fâché de cet événement; il envoya le même ſoir un Lieutenant à bord de la *Découverte* où la querelle avait commencé, pour ſe faire rendre compte de tous les faits relatifs à cette affaire. Il eſt bon de remarquer qu'au milieu de la confuſion, Kanynah (un des Chefs qui s'était montré toujours un de nos meilleurs Amis,) vint du lieu où l'affaire s'était paſſée ſe rendre à bord de la *Decouverte*; il apportait un cochon très-gros, demandant en échange un *Pahowa* ou Poignard d'une longueur démeſurée; car il nous fit ſigne qu'il le voulait auſſi long que ſon bras. Le Capi-

taine Clerke n'ayant aucun poignard de cette longueur, lui en promit cependant un tel qu'il le demandait pour le lendemain matin. Le Chef parut satisfait, il nous laissa le cochon & retourna à terre sans s'arrêter plus long-tems avec nous. Il ne sera point étranger au sujet de faire mention ici d'une circonstance qui eut lieu le même jour sur la *Résolution*. Un Chef des Indiens demanda à table au Capitaine Cook s'il était un *Tata-Toa* ce qui veut dire un homme de guerre ou un soldat. Le Capitaine ayant répondu que oui, l'Indien le pria de lui faire voir les marques de quelques blessures. Le Capitaine Cook lui montra alors une cicatrice qu'il avait sur sa main droite, entre le pouce & les doigts dans toute la longueur du métacarpe. L'Insulaire persuadé alors que le Capitaine Cook était un *Toa*, fit la même question à une autre personne de la compagnie, mais qui ne se trouva avoir aucune cicatrice ; le Chef dit alors que pour lui il était un Toa, & fit voir les marques de quelques blessures qu'il avait reçues dans plusieurs combats.

Ceux de nos gens qui étaient de garde aux Ob-

ſervatoires entendirent pendant la nuit des ſons lugubres, qui partaient des Villages voiſins & qu'ils crurent être des lamentations des femmes à qui notre diſpute avait donné peut-être de l'inquiétude ſur le ſort de leurs maris. Quoiqu'il en ſoit, ces cris de deuil frappèrent les Sentinelles de terreur. Quelques naturels du Pays, ſans doute pour animer la diſpute, enlevèrent dans la nuit la grande Chaloupe de la *Découverte* qui était à la bouée d'une de ſes ancres; on avait fait ſi peu de bruit que nous ne nous apperçûmes de cette perte que le Dimanche ſuivant, 14 Février, dans la matinée. Le Capitaine Clerke ſe rendit auſſi-tôt auprès du Capitaine Cook pour l'informer de cet accident; il retourna enſuite à ſon bord, avec ordre de mettre à l'eau les deux bateaux ſous le commandement du ſecond Lieutenant, qui devait ſe placer vers la pointe à l'Eſt de la Baye pour intercepter tous les Canots qui tenteraient de paſſer, il pouvait faire même feu ſur eux s'il le croyait néceſſaire. Le troiſième Lieutenant de la *Réſolution* fut en même temps & dans la même intention, envoyé avec les deux bateaux à la pointe de la Baye

de l'autre côté : & le contre-Maître fut encore dépêché à la pourſuite d'un double Canot, qui faiſait déja force de voiles pour ſortir du Port ; il le joignit bientôt, & après avoir tiré quelques coups de fuſils, les Inſulaires furent forcés de gagner la terre, & d'abandonner enſuite le Canot qui appartenait à Omea, qui était à bord de ce Canot. Il eut été fort heureux ſans doute que nos gens euſſent pu ſe ſaiſir de cet Indien qui avait le titre d'Orono, & dont la perſonne était regardée par les naturels du pays comme auſſi ſacrée que celle du Roi. Cependant le Capitaine Cook ſe préparait à aller à terre à la Ville de Kavaroah, pour s'aſſurer du Roi Kariopoo, avant qu'il eut le temps de ſe retirer dans l'intérieur du Pays, & de ſe mettre hors de notre portée. Il n'y avait rien de mieux à faire à ce qu'il paraiſſait dans la conjončture préſente, pour recouvrer notre bateau. Cette manière d'agir nous avait conſtamment réuſſi, dans de pareilles circonſtance, aux autres Iſles de la mer du Sud, & je doute qu'il fut poſſible d'indiquer un meilleur expédient dans une pareille occaſion. Nous avons lieu de croire que le Roi & ſa ſuite, s'étaient en-

fuis à la première alarme ; mais dans cette fuppofition le Capitaine Cook était réfolu de s'emparer de tous les grands Canots qui étaient fur le rivage.

Il partit en conféquence de fon vaiffeau vers 7 heures du matin, accompagné du Lieutenant, des Gardes de la marine, d'un Sergent, d'un Caporal & de fept autres perfonnes; l'équipage de la *Pinaffe* était auffi armé & fous le commandement de M. Robert. Comme ils ramaient vers la terre, le Capitaine Cook ordonna au bateau qui était à la pointe de l'Oueft de la Baye, de quitter fa ftation pour venir protéger celui fur lequel il était monté. Cette circonftance mérite une attention particulière, en ce qu'elle montre clairement que le Capitaine s'attendait à éprouver quelque réfiftance de la part des naturels du Pays, & qu'il jugeait néceffaire de fe ménager des fecours. J'ofe dire avec confiance, que d'après la tournure que paraiffaient prendre alors les affaires, il était peut-être le feul qui jugeât cette précaution abfolument néceffaire; ce qui prouve combien peu fa conduite devait, dans cette occafion, être taxée de témérité, ou être attribuée à une trop gran-

de confiance en ſes propres forces. Il débarqua avec les Gardes de la marine à l'extrémité ſupérieure de la Ville de Kavaroah ; auſſi-tôt les Indiens firent foule autour de nous comme à l'ordinaire & montrerent pour lui les marques accoutumées de reſpect, c'eſt-à-dire qu'il ſe proſnerèrent devant lui. Ils ne nous donnaient aucune marque d'hoſtilité, ils paraiſſoient peu allarmés. Cependant le Capitaine Cook ne voulant pas ſe fier entièrement aux apparences, eût particulièrement attention à ce que les Gardes de la Marine fuſſent toujours hors de la foule. Il demanda d'abord les Fils du Roi, deux jeunes gens qui lui étaient très attachés, & qu'il amenait ordinairement avec lui à bord. Ceux qui avaient été les chercher revinrent bientôt, & lui ayant dit que leur père dormait dans une Maiſon peu éloignée, il y fut auſſitôt avec eux, amenant cependant avec lui les Gardes de la Marine. A meſure qu'il s'avançait, les Naturels venaient de tous côtés & ſe proſternaient devant lui, paraiſſant toujours conſerver le même reſpect qu'ils avaient toujours témoigné pour ſa perſonne ; pluſieurs Chefs, parmi leſquels étaient Kanynah & ſon frère

Koohowrooah ſe joignirent à lui, & continrent la foule, comme ils avaient accoutumé de faire. Ignorant le ſujet qui l'avait engagé à venir à terre, ils lui demandèrent à différentes repriſes s'il avait beſoin de cochons ou d'autres proviſions ; il leur répondit que non, & qu'il avait envie de voir le Roi.

Lorſqu'il fut arrivé à la maiſon, il ordonna à quelque Indiens d'entrer & d'informer Kariopoo qu'il l'attendait au dehors pour lui parler. Ils ſortirent de la maiſon deux ou trois fois, mais au lieu de donner aucune réponſe de la part du Roi, ils préſenterent au Capitaine quelques Pièces d'Etoffe rouge ; ce qui lui fit ſoupçonner que le Roi n'était point dans la maiſon, il pria conſéquemment le Lieutenant des Gardes de la marine d'entrer ; celui-ci trouva le vieux Roi qui venait de s'éveiller, & qui parut alarmé de ſon arrivée ; il ſortit cependant ſans héſiter. Le Capitaine Cook le prit alors par la main & le pria, d'une manière très-amicale, de venir avec lui à bord de ſon vaiſſeau ; il y conſentit auſſi-tôt. Tout allait bien juſques-là, les Naturels n'avaient pas l'air fort allarmés & ne paraiſſaient craindre aucune hoſtilité de

notre part ; ce qui furprit un peu le Capitaine Cook, qui dit : que les Habitans de cette Ville ne lui paraiffant point coupables du vol de la Chaloupe; il ne les molefterait point, mais qu'il fallait que le Roi fe rendit à fon bord avec lui. Kariopoo s'affit devant fa porte, & fut auffi-tôt environné par une très-grande foule ; Kanynah & fon frère faifaient leurs efforts pour maintenir le bon ordre. On s'apperçut cependant bientôt que les Indiens s'armaient de longues Piques, de maffues, de Poignards, & qu'ils couvraient leurs corps des pâtes épaiffes qui leur fervent d'armes défenfives. Ces mouvemens d'hoftilité augmentèrent & devinrent beaucoup plus allarmants, après l'arrivée de deux hommes dans un Canot venant de l'autre côté de la Baye & qui apportaient la nouvelle de la mort d'un de leurs Chefs nommé Kareemoo, qui avait été tué par un des gens des bateaux de la *Découverte*, ils avaient appris auffi ce fâcheux événement aux deux Vaiffeaux ; à cette nouvelle les femmes qui déjeunaient tranquilement affifes fur le bord de la mer, & qui converfaient familierement avec nos gens qui étaient dans les bateaux, fe re-

tirèrent, & un murmure confus se fit entendre parmi la foule.

Un vieux Prêtre s'approcha du Capitaine Cook lui présentant un Coco, & chantant en même tems très-haut ; celui-ci essaya plusieurs fois de le faire taire, mais en vain ; il continua d'être incommode & il fut impossible à nos Messieurs d'écarter cet importun ; son dessein paraissant être de détourner leur attention de dessus les actions de ses Compatriotes, parmi lesquels le tumulte allait toujours en augmentant & dont la plupart étaient déja armés. Le Capitaine Cook se voyant environné d'une grande foule, & s'appercevant que sa situation devenait de plus en plus critique, ordonna au Lieutenant des Gardes de la Marine d'aller avec son détachement sur le bord de la mer, vers les bateaux qui n'étaient qu'à quelques pas du rivage ; les Indiens formerènt aussi-tôt deux hayes pour les laisser passer, & ne firent aucune tentative pour les en empêcher : ils n'avaient que 30 ou 40 pas à faire. Le Capitaine Cook les suivait cependant tenant par la main Kariopoo qui allait très-volontiers avec lui suivi de sa femme, de ses deux fils & de plu-

fieurs Chefs. Le Prêtre importun les accompagnait auffi cont nuant toujours fon chant fauvage. Kéowa, le plus jeune des enfans du Roi, fut en droiture à la *Pinaffe*, attendant que fon Père le fuivit; mais celui ci fut à peine arrivé au bord de l'eau, que fa femme fe jetta à fon col, & aidée de deux Chefs elle l'obligea de s'affeoir fur le bord d'un double Canot. Le Capitaine Cook les fupplia de laiffer partir le Roi; mais ils ne voulurent jamais fouffrir qu'il quittât la terre, en lui difant qu'il ferait mis à mort dès qu'il ferait à bord du vaiffeau. Kariopoo, dont toute la conduite femblait être entièrement foumife à la volonté des autres, baiffa la tête, & paraiffait fort en peine.

Dans ce moment on s'apperçût qu'un Chef que nous connoiffions fort bien & qui s'appellait Coho, avait un Poignard de fer fous fon manteau, & qu'il femblait chercher l'inftant favorable d'en frapper le Capitaine Cook, ou le Lieutenant des Gardes de la Marine, qui propofa de lui tirer deffus, mais le Capitaine Cook s'y oppofa. Cependant Coho s'approchant de trop près, le Lieutenant fut obligé de lui donner un coup de fon fufil pour le for-

cer à se retirer. Un autre Indien saisit le fusil du Sergent & tâcha de le lui enlever, mais le Lieutenant l'en empêcha en le frappant. Le Capitaine Cook voyant que le tumulte allait toujours en croissant, & que les Indiens devenaient de plus en plus hardis, & pensant qu'il ne pourrait venir à bout d'enlever le Roi de force qu'en perdant plusieurs de ses gens, se reposa un instant. Sur le point de donner des Ordres pour se rembarquer, une pierre lui fut lancée par un Indien à qui il ne tira qu'à plomb, dont un des canons de son fusil était chargé. Celui-ci, qui était couvert d'une natte fort épaisse, n'ayant pas été blessé, ou l'ayant été du moins très-peu, secoua sa Pique & menaça de la lance au Capitaine Cook, qui ne voulant pas le tuer le renversa seulement d'un coup de fusil, & pria en même temps très-fort les Indiens les plus près de faire finir le tumulte. Il avait abandonné comme impraticable, le projet d'amener le Roi à son bord. Son dessein était de se tenir seulement sur la défensive, & de faire embarquer sans danger sa petite troupe pressée de tous côtés par plusieurs milliers d'Indiens. Keowa

le fils du Roi qui était sur la *Pinasse*, allarmé du coup de fusil, demanda d'être mis à terre, ce qui fut fait aussi-tôt ; alors même M. Robert, qui commandait ce bateau, était bien éloigné de croire que le Capitaine Cook fut en danger de perdre la vie, il n'aurait sans cela pas relâché le Prince ; & un pareil ôtage eut été sans doute bien propre à contenir les Indiens. Cependant le Capitaine Cook s'était apperçu qu'un homme caché derrière un double Canot, était sur le point de lui lancer sa Pique, il fut obligé pour se défendre de lui tirer dessus, mais le coup porta sur un autre qui tomba mort à côté de celui-ci. Un Sergent ayant par son ordre tiré sur l'Indien qui avait été manqué, il le tua sur le coup. Alors l'impétuosité des Indiens fut un peu réprimée ; ils formèrent un corps un peu en arrière, & semblaient être indécis s'ils nous attaqueraient ou non. Mais poussés par les autres qui étaient derriere eux, ils revinrent à la charge & lancèrent une volée de pierres sur les Gardes de la marine, qui, sans attendre aucun ordre, répondirent par une décharge générale qui fut aussi-tôt suivie du feu des bateaux. Le

Capitaine Cook témoigna son étonnement ; il fit signe avec la main aux bateaux de cesser le feu, & de s'approcher pour prendre les Gardes marines. Aussi-tôt M. Robert, malgré une nuée de pierres que les Indiens faisaient pleuvoir sur les Anglais, amena la *Pinasse* aussi près du bord qu'il lui fut possible, sans toucher. Mais M. Williamson, le Lieutenant qui commandait la chaloupe, au lieu de s'approcher du rivage pour défendre le Capitaine Cook, s'éloigna au contraire dans le moment où tout dépendait du secours donné à temps par les bateaux. Il prétendit avoir mal entendu le signal. Quoiqu'il en soit, c'est de cette circonstance qu'a paru dépendre entièrement la malheureuse tournure que prit cette affaire. La *Pinasse* seule eut donc à retirer de l'eau les Gardes marines, & elle fut bientôt remplie d'une si grande quantité de monde, que l'équipage ne pût se servir de ses armes à feu pour secourir le Capitaine, qui par le retard de la chaloupe fut privé du secours de ses deux bateaux, au moment, (& nous ne saurions trop le répeter,) où ils lui étaient le plus nécessaires. Car quoique les

gens de la *Pinasse* fissent feu autant qu'il leur était possible, le désordre qui regnoit parmi eux les empêchait de le faire avec avantage. Les Gardes de la Marine ayant fait une décharge sur les Indiens, ceux-ci leur tombèrent dessus, & les ayant forcés à entrer dans l'eau, ils en tuerent quatre; leur Lieutenant fut aussi blessé, mais il échappa heureusement & fut pris à bord de la *Pinasse*.

Le Capitaine Cook restait seul alors sur le roc; il fit signe à la *Pinasse* d'approcher, il avait sa main gauche sur le derrière de sa tête pour se défendre des pierres, & son fusil sur l'autre bras. On apperçut un Indien qui le suivait de près, mais avec précaution & une sorte de crainte, car il s'arrêta une ou deux fois, paraissant indécis s'il devait avancer ou non. A la fin il tomba sur lui, le prit à l'improviste (*a*), & avec une

(*a*) J'ai appris d'un Officier qui était présent à l'action, que le premier coup qu'il reçut fut avec un poignard, ainsi qu'il est représenté dans la gravure du voyage; mais je puis assurer avec certitude d'après le rapport de plusieurs autres marins qui étoient également témoins oculaires, qu'il fut d'abord frappé d'un bâton. Ce fait m'a été après cela confirmé par le Prêtre Kaireekea, il a même cité le nom de l'homme qui lui donna le coup, ainsi que celui du Chef qui le frappa ensuite d'un poi-

maſſue ou un gros bâton , il lui donna un coup ſur le derrière de la tête, & ſe retira précipitamment. Le coup parut avoir étourdi le Capitaine, il fit quelques pas en chancelant, tomba ſur ſa main, un genou par terre & laiſſa tomber ſon fuſil. Comme il ſe relevait ayant à peine repris ſes ſens, un autre Indien lui donna un coup d'un poignard de fer à la nuque. Il tomba pour lors dans un foſſé , où il avait de l'eau environ juſqu'aux genoux; les Indiens coururent ſur lui en foule, & tâcherent de le tenir ſous l'eau; mais faiſant des efforts violents, il releva ſa tête & tourna les yeux du côté de la *Pinaſſe*, paraiſſant demander du ſecours , qu'il fut impoſſible de lui donner ,quoique ce bateau ne fut qu'à cinq ou ſix pas de lui, à cauſe de la confuſion qui régnoit parmi l'équipage. Les Indiens le mirent encore ſous l'eau, & dans un endroit plus profond que le premier; il leva cependant encore une fois la tête , & preſqu'entièrement épuiſé de fatigue il tentait de gagner le roc , lorſqu'un ſau-

gnard. C'eſt un point ſur lequel il ne vaut pas la peine de diſcuter, & je ne le cite que pour me conformer à l'exactitude que je me ſuis preſcrite dans ce récit, & même dans les circonſtances foncièrement peu importantes.

vage le fit tomber mort d'un coup de massue. Les Indiens retirèrent son corps sur le roc, & se saisissant tour à tour du poignard, ils paraissaient vouloir jouir tous du barbare plaisir de le plonger dans leur victime.

Il est inutile de rappeller ici combien fut grande la perte que nous fîmes dans cette occasion, & jusqu'à quel point elle nous affecta tous. Il suffit de dire que personne n'était plus aimé & plus estimé que le Capitaine Cook, & qu'il dût exciter d'autant plus nos regrets, que nous ne pouvions nous dissimuler, que celui qui avait eu toujours plus d'attention pour la vie de la dernière personne de son équipage, que pour la sienne propre, n'avait péri que faute d'avoir été secouru à propos.

Si quelque chose avait pu ajouter à l'indignation que nous inspira cette cruelle catastrophe, c'eut été sans doute de voir que les restes de notre Capitaine avaient été abandonnés sur le rivage, tandis qu'on aurait pu les rapporter à bord. Il paraît, d'après le rapport de quatre ou cinq Officiers de Tillac qui furent sur le rivage vers la fin de cette malheureuse affaire, que le feu de nos bateaux avait forcé à quitter la place,

&

& qu'ils s'étaient difperfés de côté & d'autre dans la Ville ; on aurait donc pu enlever fans obftacle le corps du Capitaine ; mais le Lieutenant n'en fit pas même la tentative. Il eft inutile de s'arrêter plus long-tems fur un fujet auffi trifte, nons ne rapporterons pas non plus tous les murmures auxquels la conduite du Lieutenant donna lieu. Qu'il nous fuffife d'obferver, qu'on fe plaignait fi hautement que le Capitaine Clerke y fit attention, & qu'il prit par écrit les différentes dépofitions d'accufations. Le mauvais état de fa fanté, & l'efpèce de preffentiment qu'il avait de fa fin prochaine, l'engagerent probablement à détruire tous ces papiers peu de temps avant fa mort.

Il eft dur d'être obligé de rapporter des circonftances dont le récit peut nuire à l'honneur de quelqu'un : mais je me dois avant tout à la vérité. Je me fuis borné d'ailleurs à rapporter les faits comme ils fe font paffés ; fans me permettre aucune interprétation, perfuadé que la tâche d'un hiftorien fidèle, doit être de n'écrire rien dans l'intention de nuire, mais auffi de ne rien omettre d'effentiel.

Ce fatal événement eut lieu à huit heures

du matin, à peu près une heure aprèsque le Capitaine Cook eut débarqué. Il ne paraît pas que le Roi ni ses enfans aient été témoins de de l'affaire ; il est à présumer, au contraire, qu'ils se retirerent loin du tumulte ; qui fut principalement occasionné par les autres Chefs, presque tous alliés du Roi, ou de sa suite. Celui qui porta le coup de poignard se nommait Nooah. Je fus le seul qui le reconnus ; ayant dans une autre occasion écrit son nom dans mon Journal. Quoiqu'il tint un des premiers rangs chez ces Insulaires, & qu'il fut proche parent du Roi, sa stature & sa prestance me le firent seules remarquer ; il était grand & fort ; sa démarche & son regard étaient fiers : il réunissait l'agilité à la force à un plus haut dégré que je l'aye jamais observé dans aucun autre homme. Il paraissait avoir environ trente ans, l'efflorescence blanchâtre dont sa peau était couverte, & ses yeux rouges semblaient indiquer un grand buveur de Kava. Il était toujours auprès du Roi, & c'est avec lui que je le vis pour la premiere fois, lorsque celui-ci vint visiter le Capitaine Clerke. Le Chef qui donna le premier coup de massue, s'appellait *Karimano Craha* ; mais je ne

le connoissais point alors de nom. J'appris ces circonstances de Kairekea, Prêtre honnête & instruit; il ajouta que cette action avait acquis une estime particulière à ces deux Chefs. Aucun d'eux ne vint depuis auprès de nous. Lorsque nos bateaux se furent éloignés du rivage, les Indiens emporterent le corps du Capitaine & ceux des Gardes de la Marine qu'ils avaient tués sur une élévation derrière la ville, où nous pouvions les appercevoir très-distinctement avec nos lunettes.

Cette triste aventure ne paraît pas avoir été préméditée par les Naturels du pays, & nous étions bien loin de nous y attendre. Rien n'a pu m'induire à penser que cette affaire ait eu lieu, d'après un plan concerté de la part des sauvages, & qu'ils nous aient exprès cherché querelle. Ils étaient également coupables de vol dans notre premiere comme dans notre seconde relâche. On fermait les yeux sur les petits vols, ou l'on n'infligeait au voleur que des peines légères: mais on ne pouvait avoir la même indulgence relativement au vol du bateau, qui dans la situation où nous nous trouvions était pour nous un objet d'autant plus précieux, qu'il était plus

difficile de le remplacer. Nous ne pouvions eſpérer de le recouvrer qu'en nous rendant maîtres de la perſonne du Roi ; mais lorſque nous tentâmes de l'enlever, les Naturels craignirent pour lui, & ils nous reſiſterent ; il était bien naturel qu'ils s'oppoſaſſent à une entrepriſe qui devait nous faire regarder comme leurs ennemis. C'eſt ainſi que j'ai toujours conſidéré cette affaire, & je n'ai jamais cru qu'elle dut être attribuée à aucune offenſe antérieure, ou à la jalouſie occaſionnée par notre ſeconde viſite.

Pareah paraît avoir été la principale cauſe de ce déſaſtre. Nous ſûmes depuis qu'il avait employé quelques Indiens à voler le bateau. Le Roi ne parut point avoir trempé dans l'affaire, ni même en avoir été inſtruit avant que le Capitaine Cook eut été à terre.

On remarqua généralement que les Indiens montrerent d'abord beaucoup d'audace, & firent courageuſement face à nos armes à feu ; peut-être parce qu'ils en ignoraient l'effet. Ils crurent ſans doute que leurs nattes épaiſſes les defendraient de la balle, comme elles les mettaient à l'abri des pierres. Ils reconnurent bientôt leur erreur, mais ignorant encore de quel-

le maniere agiſſaient nos balles, ils eurent recours à un expédient qui, quoique auſſi peu utile que le premier, prouve du moins leur ſagacité, & combien ils ont l'imagination prompte. Ayant obſervé le feu du baſſinet de nos fuſils, ils conclurent naturellement qu'ils pourraient, au moyen de l'eau, prévenir l'effet de nos armes. Ils trempèrent en conſéquence leurs nattes dans la mer, & ils firent face à nos gens; mais ayant reconnu l'inſuffiſance de ce dernier moyen de défenſe, ils abandonnèrent bientôt le rivage & ſe diſperſèrent. Ils ne négligèrent jamais, même dans les plus grands périls d'enlever leurs morts & leurs bleſſés; cette coutume, qui paraît conſtamment établie parmi eux, doit probablement ſon origine à la barbarie qu'ils exercent ſur les corps de leurs ennemis, avec les os deſquels ils font ordinairement des trophées.

J'ai vu un exemple ſingulier de cette Coûtume à Atowai. Tamataherei Reine de cette Ile, vint un jour nous rendre viſite à bord de la *Découverte*, accompagnée de ſon mari Taeoh, & d'une de ſes filles qu'elle avait euë d'un autre mari qui s'appellait Oteeha. La jeune Prin-

ceſſe, qui ſe nommait *Ore reemo Horance*, portait dans ſa main un très-joli émouchoir, & d'une ſtructure ſingulière : la partie ſupérieure était alternativement ornée d'écailles, de tortues & d'os humains, & le manche qui était très-bien poli, était fait de l'os du bras d'un Chef qui s'appellait Mahowra. Il étoit Chef d'une Ile voiſine nommée Ohaoo, & fut tué dans une deſcente qu'il fit à Atowai par Oteeha alors Chef de l'Ile. La Princeſſe portait ainſi les trophées de ſon pere. La Reine ſemblait y attacher beaucoup de valeur, & ne voulut s'en défaire pour aucun de nos uſtenſiles de fer ; mais ayant par hazard jetté les yeux ſur une cuvette à laver les mains qui était à moi, elle en eut fantaiſie, & elle m'offrit ſon émouchoir en échange ; j'y conſentis, & je me trouve, par ce moyen, en poſſeſſion des os du malheureux Mahowra.



Détails ſur la vie & le caractère du Capitaine Cook.

LE Capitaine Cook naquit dans le Comté d'York, à Marton enCleaveland, petit Village à cinq milles au Sud-Eſt de Stockton. On trouve ſon nom dans les Regiſtres de la Paroiſſe de ce Village en 1729. (Ainſi le Capitaine King s'eſt trompé en plaçant ſa naiſſance en 1727.) La chaumiere où ſon pere vivait eſt actuellement détruite, mais on montre encore la place où elle était conſtruite. Une perſonne du voiſinage, chez laquelle le vieux Cook travaillait aux champs en qualité de Journalier, vit encore. Quoique d'un état peu relevé, le pere du Capitaine Cook, donna à ſon fils une certaine éducation. Il l'envoya à une école & leplaça très-jeune chez un M. Sauderſon, qui tenait une boutique à Staith, (qu'on prononce toujours Sters) petite Ville habitée par des Pêcheurs ſur la côte de Yorkshire, à environ neuf milles au nord de Witby.

Le fils de M. Sauderſon continue encore le même commerce que ſon pere,& dans la même

boutique, que j'ai eu la curiosité il y a environ un an & demi d'aller visiter. Le jeune Cook se dégouta bientôt de l'état auquel on l'avait destiné, & comme cela est assez ordinaire aux jeunes gens qui se trouvent dans la disposition où il était alors, il tourna ses vues du côté de la mer. Il dirigea ses pas vers Witby, le Port le plus voisin, & s'y engagea, en qualité d'apprentif pour neuf ans chez un M. J. Walker, qui demeure encore dans cette Ville, pour servir à bord d'un Vaisseau charbonnier. Il devint dans la suite matelot sur ce même vaisseau; on lui offrit au bout de quelque temps d'en devenir le maître; mais il refusa cette place, étant dès lors, comme il y a lieu de le présumer, dans le dessein d'entrer dans la Marine Royale. Au commencement de la guerre de 1755, il servit à bord de *l'Aigle*, Vaisseau de 64 Canons, dont le Chevalier Hugh Palisser vint bientôt après prendre le commandement, circonstance qui mérite d'être remarquée, comme ayant beaucoup influé par la suite sur la fortune du Capitaine Cook. Son rare mérite n'échappa point à la pénétration de cet Officier, qui l'éleva en grade & l'a toujours protégé depuis avec un zèle qui ne

peut que lui faire le plus grand honneur. C'est au Chevalier Hugh Palisser que le monde a l'obligation d'avoir retiré de l'obscurité un des plus grands génies nautiques qui jamais ait existé, & d'avoir le plus contribué à son avancement. En 1758, il était contre-Maître du *Northumberland*, alors en Amérique, sous le Commandement du Lord Colville. C'est là où comme il l'a dit lui-même il lut pour la premiere fois pendant un hiver très-rigoureux les élémens d'Euclide, & il s'appliqua à la lecture des Mathématiques & de l'Astronomie, dans lesquelles il fit des progrès sans autre Maître que son génie. Pendant qu'il s'appliquait à l'étude pour suppléer au défaut de sa premiere éducation, il se trouvait dans les Scènes les plus actives de la guerre d'Amérique. Au siége de Quebec, le Chevalier Hugh Pallisser le fit connaître au Chevalier Charles Saunder, qui lui confia le commandement des bateaux qui attaquerent Montmorenci, & qui lui confia la direction de l'embarquement qui se fit pour escalader les hauteurs d'Abraham; il fut aussi chargé de reconnaître le fleuve Saint-Laurent, & de placer des bouées pour servir de signal aux vaisseaux

de guerre. En un mot, il eut part à toutes les expéditions maritimes qui eurent lieu pour la réduction de la place, & il se conduisit d'une manière assez distinguée pour se faire remarquer particulièrement du Commandant en Chef. A la fin de la guerre, le Chevalier Hugh Pallisser, ayant le commandement de la flotte en station sur le banc de Terre-Neuve, chargea M. Cook de lever les plans de cette Isle, & des côtes du Labrador, & il lui donna pour cet effet le brig, le Grenoille. Les cartes qu'il a publiées sont une preuve de la maniere distinguée dont il s'acquitta de sa commission. Il continua d'exercer cet emploi jusqu'en 1767, que le voyage de la mer du Sud fut résolu, soit pour faire des Découvertes dans cette vaste mer, soit pour observer le passage de Vénus. Le Lord Hawke, alors premier Lord de l'Amirauté, fut fortement sollicité d'accorder le commandement de l'expédition à M. A. Dalrymple mais M. Cook, graces aux sollicitations de son ami le Chevalier Hugh Pallisser, obtint la commission avec le titre de Lieutenant. On mit dans ses conditions qu'à son retour, il pourrait, s'il le voulait, continuer à lever les cartes de

Terre-Neuve, & l'on eut soin, en cas d'accident, d'assurer quelque chose à sa famille.

Il fit voile d'Angleterre en 1768 sur *l'Endeavour*, accompagné du Chevalier Banks, & du Docteur Solander, & il fut de retour de cette expédition en 1771, après avoir fait le tour du monde.

Il fit plusieurs Découvertes très importantes dans la mer du Sud, & reconnut les Iles de la nouvelle Zélande, ainsi qu'une grande partie de la côte de la nouvelle Hollande.

L'habileté & les talents qu'il déploya dans ce voyage, le mirent au rang des premiers navigateurs, & ne pouvaient manquer de le rendre recommandable au Comte de Sandwich, ce protecteur zèlé du mérite nautique, qui présidait alors le bureau de l'Amirauté. M. Cook reçut le brevet de Maître & de Commandant, & ne tarda pas à être nommé pour diriger une seconde expédition à la mer du Sud, & tenter la Découverte du Continent méridional, qu'on supposait exister. Il fit encore le tour du monde dans ce second voyage, il détermina la non-existence du Continent méridional, & ajouta plusieurs Découvertes, à celles qu'il

avait déja faites dans cette mer. Il en a donné le détail au Public, & l'exactitude ainsi que l'étendue de connoissances qu'il a montré dans cet ouvrage, ne le font pas moins admirer, que l'habileté & l'intrépidité avec lesquelles il a dirigé cette expédition. Il fut à son retour élevé au rang de Capitaine en second, & nommé l'un des Capitaines de l'Hôpital de Greenvich, mais il ne demeura pas long-temps dans cette retraite : une vie active convenant mieux à son inclination, il offrit ses services pour commander une troisième expédition (dont il était alors question) à la mer du Sud, afin de découvrir un passage d'Europe en Asie par le Nord : il y perdit malheureusement la vie, mais ce ne fut qu'après avoir rempli entièrement l'objet de son voyage.

Rien ne prouve mieux le caractère du Capitaine Cook que les services qu'il a rendus aux sciences, services qui sont connus de tout le monde; son nom, placé à côté des meilleurs navigateurs anciens ou modernes, leur survivra à jamais. La nature l'avait doué d'un esprit solide & d'une grande intelligence, qualités qu'il avait cultivées avec soin dès sa jeunesse. Ses connaissan-

ces générales étaient étendues & diversifiées, & peu de personnes l'égaloient dans tout ce qui avoit pour objet sa profession. Favorisé d'un jugement sain, d'une imagination forte & d'une fermeté à toute épreuve, il poursuivait son objet avec une persévérance inébranlable ; il était vigilant & actif au plus haut dégré, froid & intrépide dans les dangers ; aussi patient que ferme dans les malheurs ; fertile en expédiens ; grand & inventif dans tous ses desseins ; actif & résolu lorsqu'il s'agissait de les mettre à exécution. Voilà les qualités qui lui rendaient l'ame vivifiante de toute expédition : Il demeura seul & sans rival : dans toutes les situations, tous les yeux étaient portés sur lui ; il était notre étoile polaire, qui en se couchant nous laissa enveloppés dans l'obscurité & livrés au désespoir.

Il était d'une constitution forte, sa manière de vivre était tempérée, & à cet égard je ne suis pas du sentiment du Capitaine King, qui pensait que la tempérance était moins une vertu dans notre héros, qu'elle l'est dans tout autre homme. Il ne répugnait pas à vivre dans une sorte d'aisance, mais il aurait passé sans répugnance de sa table, qui était toujours bien servie, au re-

pas le plus frugal. Il était modeste & même timide, d'une conversation vive & agréable, sensible & intelligent. Il était un peu enclin à l'impatience, mais il était ami sincère, bienfaisant & humain.

Sa taille était de plusde six pieds ; son extérieur quoiqu'avantageux, n'avait rien de bien remarquable, il avait la tête petite, & ses cheveux qu'il portait noués étaient d'un brun foncé ; sa physionomie était remplie d'expression, il avait le nez parfaitement bien pris, la prunelle brune, les yeux petits, vifs & perçans ; enfin ses paupiéres étaient très-épaisses, ce qui répandait un air d'austérité sur sa physionomie.

Ses gens, qui l'aimaient, le regardaient comme leur pere, & obeissaient gayement à ses ordres. Nous avions placé en lui une entière confiance ; notre admiration pour ses talents était sans bornes ; & notre estime pour ses bonnes qualités était aussi affectionnée que sincère.

En découvrant des contrées inconnues, il avait à courir des dangers de divers genres, & qu'il est même rare de rencontrer. Il montra toujours une grande présence d'esprit, & une persévérance qui tenait de l'opiniatreté pour

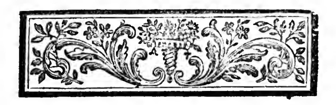
la réussite de l'objet qu'il avait en vue. Il a ajouté infiniment aux connoissances que nous avions du globe, & il a perfectionné l'art de la navigation, autant qu'il a enrichi la Physique.

Il étoit doué de l'activité d'esprit la plus étonnante, à la faveur de laquelle il portoit une attention infatiguable sur chaque partie du service. Il dût à l'économie sevère qu'il observait dans la consommation des provisions navales, & aux soins continuels qu'il mettoit en usage pour la conservation de la santé de ses équipages, la facilité de pousser ses Découvertes jusques dans les contrées les plus éloignées; contrées que la plupart des navigateurs avoient jugées impratiquables pendant un si grand nombre d'années. Ce n'était point assez pour le Capitaine Cook d'être un grand homme, au nom qu'il avait illustré il voulut associer un titrep lus doux encore, celui d'ami & de bienfaiteur de l'humanité. La méthode qu'il trouva pour conserver la santé des matelots dans les voyages de long cours, le rendra à jamais célèbre, & le succès dont cette méthode fut suivie, causa à cet illustre navigateur plus de satisfaction,

que la réputation diſtinguée que lui valurent ſes Découvertes.

L'Angleterre a applaudi unanimement à ſes vertus, & toute l'Europe s'eſt empreſſée de rendre témoignage à ſon mérite. Les régions les plus ſauvages & les plus éloignées ſe rappelleront long-temps ſon humanité & ſa bienfaiſance. Puiſſe un jour l'Indien reconnoiſſant, en conſidérant les Troupeaux qui paiſſent dans ſes fertiles plaines, raconter à ſes enfans comment la première race en fut amenée dans ces contrées ! Puiſſe le nom de Cook être placé parmi ceux de ces eſprits bienfaiſans que ces peuples vénèrent comme le principe de tout bien, & la ſource de toute proſpérité.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que la planche gravée par Sherwin, d'après un Tableau de Dance, offre une reſſemblance parfaite du Capitaine Cook; & eſt d'autant plus précieuſe, qu'elle eſt la ſeule de celles que j'ai vues qui lui reſſemble.



OBSERVATIONS SUR L'INTRODUCTION DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE DANS LES ILES SANDWICH.

Je saisis l'occasion favorable que me fournit la publication de cette Brochure pour présenter quelques remarques sur un sujet qui intéresse à certains égards la réputation des derniers voyageurs qui ont été aux Iles de la mer du Sud. Admettons pour un instant que ce sont eux qui ont porté la Maladie Vénérienne dans ces contrées ; assurément le mal sera assez considérable pour que nous devions desirer que ce voyage n'eut jamais été entrepris. Car, qui de nous ne

consentiroit pas plutôt à ignorer les découvertes qui y ont été faites, qu'à soutenir l'idée que nous avons donné en échange à un peuple auparavant heureux, un mal irréparable, & qui porte ce ravage jusques dans la génération même.

Le Capitaine Wallis & M. de Bougainville ont discuté lequel de leurs vaisseaux avoit introduit cette maladie dans Otaheïte ; & nous voyons que le Capitaine Cook craignoit que ses gens ne l'eussent communiquée aux habitans des Iles *Friendly* ([redacted]). Sans examiner la valeur de preuves qu'ils pourroient avoir reçues dans les voyages précédents, je suis porté à croire d'après mes observations dans le dernier voyage, que c'est un point sur lequel il est très-aisé de se tromper ; & que ce qu'on établit comme un fait positif, ne doit être regardé tout au plus que comme une simple conjecture.

Les Capitaine Cook & M. King pensoient également dans le dernier voyage, que les habitans des Iles Sandwich avoient reçu cette maladie de nos gens. La grande déférence que j'ai marquée de tout temps, & en toute occasion pour ces deux Messieurs, peut à peine me permettre d'être d'un avis contraire au leur dans ce

cas ; je puis cependant ajouter que la même preuve qui détermina leur conviction , ne m'a du tout point paru aussi évidente, qu'à eux ; & je vais tâcher d'en donner les raisons. Lorsque nous découvrîmes pour la première fois les Iles Sandwich en Janvier 1778 , les vaisseaux jettèrent l'ancre dans deux de ces Iles , (savoir Atowai & Neehaw) on envoya des détachements de nos gens à terre , pour faire de l'eau & acheter des provisions aux habitans. Je dois ici rendre témoignage (car j'étois alors à bord de la *Résolution*) aux soins infatigables que se donna le Capitaine Cook pour interdire à ceux de ses gens qui ne jouissoient pas d'une parfaite santé, toute espèce de communication avec les gens du pays ; les défenses aux femmes d'approcher des vaisseaux ne furent pas moins rigoureuses. Nous étions très-fondés à croire que ces précautions dictées par l'humanité , répondroient au but que notre digne Chef s'étoit proposé ; car de tous ceux de nos matelots qui furent à terre , il n'y en eut aucun qui après son retour parut sur la liste des Chirurgiens , ou qu'on soupçonnât être atteints de quelque mal , circonstance qui étoit la preuve la plus convaincante que nous

pussions avoir de leur bonne santé à cette époque. C'est pour cette raison que nous ne craignîmes rien à ce sujet, lorsque nous visitâmes ces Iles pour la seconde fois, environ onze mois après en avoir fait la première découverte. Nous trouvâmes alors deux Iles nommées Mowée & Auwhyée, qui appartenaient au Groupe même, & que nous n'avions pas encore vues; nous nous apperçûmes bien-tôt que la Maladie Vénérienne n'étoit pas inconnue à leurs habitants. Cela nous causa autant de chagrin que de surprise, & nous fit désirer d'approfondir, si une calamité aussi terrible avoit ou n'avoit pas été laissée à Atowai par nos vaisseaux, & de là propagée dans ces Iles. Mais le peu de connoissances que nous avions du pays & de la langue, rendit cette recherche très-difficile, & les meilleurs renseignements que nous pûmes obtenir ne furent que vagues & incertains. J'appris pendant que nous croisions sur Ouwhyee, que quelques Indiens atteints de ce mal, s'étoient rendus à bord de la *Résolution*, & qu'ils avoient paru donner à entendre que nos vaisseaux l'avaient laissée à Atowai, d'où il avait penétré dans Ouwhyée.

J'avoue que ce récit me parut d'abord dénué de vraisemblance, & je désirai très-ardemment d'examiner quelques sujets par moi-même : car je trouvai que cette histoire s'accréditoit généralement, & je me sentis très-offensé qu'on rejettât sur nous la honte d'une pareille imputation sans des preuves plus suffisantes. Pendant notre séjour dans la Baye de Keragegooah, où nous eûmes des occasions très-fréquentes de faire des recherches auprès des habitants les plus instruits de cette Ile, je n'en trouvai aucun qui put me donner les lumières dont j'avois besoin, & je ne pus m'assurer s'ils soupçonnaient que nous l'eussions laissée à Atowai, ou que cette maladie fut nouvelle parmi eux. Cette circonstance ne fit qu'ajouter au peu de confiance, que l'expérience m'avoit appris qu'il falloit avoir pour tous les rapports des Indiens, & elle me confirma dans mon premier sentiment, qu'on s'étoit trompé à bord de la *Résolution* sur l'idée de ces Insulaires ; il ne tarda pas à se présenter un exemple qui me convainquit qu'on ne devoit accorder aucune espèce de crédit au recit qu'on nous avoit fait à Ouwhyée.

» Nous étions arrivés depuis peu de jours

» pour la seconde fois à Atowai, lorsqu'un » Indien qui se rendit à bord de la *Découverte*, » parut, à l'Officier qui lui parla le premier, » nous imputer clairement d'avoir laissé la ma- » ladie dans l'Ile, à notre première visite. » Comme on me connoissoit pour incrédule, » on me renvoya cet homme, & j'avoue qu'au » premier moment ses réponses commencèrent » à m'ébranler : mais présumant bientôt par » ses gestes qu'il répondroit affirmativement » à toutes les questions qu'on lui feroit, je lui » demandai si cette maladie ne leur étoit pas » d'abord venue d'Oahoo, Ile du voisinage, » à laquelle nous n'avions pas relâché la pre- » mière fois que nous nous étions trouvés dans » ces parages. L'Indien répliqua sur le champ » qu'elle leur venoit d'Oahoo, & persista for- » tement dans cette réponse, chaque fois qu'on » lui fit pareille question ».

Des récits aussi contradictoires que ceux-là, prouvent seulement que nous ignorions leur langage, & conséquemment combien nous pouvions être aisément trompés dans des recherches de ce genre. Les personnes qui ont soutenu que nous avions laissé cette maladie aux

Iles Sandwich, n'ont cependant pas de meilleurs fondements que ceux là pour asseoir leur opinion. Je laisserai à d'autres le soin de juger d'après ce que j'ai avancé, si ce qu'on vient de voir est suffisant pour soutenir une pareille accusation; & je vais citer d'autres circonstances qui tendent à prouver que nos vaisseaux n'ont point laissé la maladie dans ces Iles. Il paroît d'après tout ce que nous avons pu en apprendre, qu'il n'y a que peu de communication entre Atowai & les Isles du Vent; & encore moins entre celle-ci & Ouwhyee, qui en est distante d'environ cinquante lieues; & la plus voisine d'Atowai, qui est Oahoo, en est encore éloignée de vingt-cinq lieues. Il règne ordinairement quelques mésintelligence entre ces Insulaires, & ils se visitent rarement les uns les autres, à moins qu'il ne soit question de quelque acte d'hostillité. Mais quand nous admettrions qu'ils communiquent *fréquemment* d'une Ile à l'autre, ce que la distance seule rend très-douteux, à peine seroit-il possible que la maladie se fut étendue aussi loin & aussi universellement que nous trouvâmes qu'elle l'étoit à Ouwhyee, surtout dans le court espace de temps qui s'écoula

entre notre première & notre ſeconde viſite aux Iles Sandwich. Il paroîtra très-extraordinaire, d'après la même ſuppoſition, que nous l'ayons trouvée infiniment plus commune à Owhyee qu'à Atowai, cette Ile où on nous accuſe de l'avoir laiſſée en premier lieu. Mais je puis aſſurer avec quelque certitude, en ma qualité de Chirurgien de la *Découverte*, que tel étoit alors l'état des choſes, que les Prêtres prétendoient poſſéder le ſecret de guérir cette maladie, & paroiſſoient avoir une manière de traitement établie, qui n'induiſoit point à croire que la maladie fut nouvelle parmi eux, & beaucoup moins encore qu'elle n'y eût été introduite que depuis quelques mois.

Je n'ai point prétendu deviner d'où, ni à quelle époque les habitants de ces Iles avoient reçu cette funeſte maladie; mais je me crois autoriſé à conclure, d'après les faits que je viens de citer, qu'il n'eſt rien moins que prouvé que nous en ayons été les premiers introduceurs. Tout, au contraire, nous induira à penſer que ces Indiens en étoient affectés avant que nous euſſions découvert leurs Iles.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé: *Détails nouveaux & circonstanciés sur la mort du Capitaine Cook*; & n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Montrouge, le 27 Mai 1786.

Signé, LETOURNEUR.

PERMISSION DU SCEAU.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur . . . . . Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Détails circonstanciés sur la mort du Capitaine Cook*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment

à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es-mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le neuvieme jour du mois d'Août, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le treizième.

Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 722, fol. 14, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce dix-huit Août 1786. LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64.

